

«BENDIRMAN AND FRIENDS»

Vivement la liberté de conscience... et j'en passe !

Bendirman et ses amis Chaima Mahmoud, Yasser Jeradi, Hatem Karoui, Najet Ounis, Fahmi Riahi et Amal Cherif, se sont produits, au cours de la semaine dernière, sur la scène du Théâtre municipal de Tunis. Le concert s'inscrit dans une initiative citoyenne pour venir en aide à l'association Génération solidaire, afin de rendre le théâtre municipal de Tunis accessible aux personnes handicapées.

Bayrem Kilani, alias Bendirman, a élu domicile à la bonbonnière, accompagné de ses « Friends » pour chanter, à leur façon, une panoplie de chansons qui a enflammé le public. Le menu était varié. Les mélomanes de la chanson tunisienne comme ceux des rythmes occidentaux ont trouvé « chaussures à leurs pieds ». Bendirman a commencé la soirée et a été fidèle à lui-même. Connue par son caractère controversé, il a « récidivé » ses chansons satiriques envers des personnages connus à l'instar de Mokdad Shili et aussi le président de la république Moncef Marzouki. Seulement, pendant cette soirée, nous avons découvert une autre facette du fils de Mohamed Kilani, c'est

n'a pas vocation à être soumis à des dogmes ou même à des lois, mais on n'attend pas, quand même des telles dérives. Cependant, l'assistance semble adhérer au jeu de Bendirman. Ceci n'étonne en rien, tellement les paroles creusent dans le « tabou linguistique » et s'identifient, ou du moins font allusion, au vocabulaire intrinsèque. Les spectateurs, majoritairement des jeunes, se reconnaissent dans un tel lexique qui prône la simplicité, le bagou et la dérision. D'ailleurs, si on va évaluer la soirée de « Bendirman et friends » suivant cette échelle, on peut dire qu'ils ont « cartonné ». Tout le monde ne s'est pas seulement accommodé à acclamer béatement le spectacle, mais a dansé et a ser-



COMPLICES D'UNE JUSTE CAUSE ET D'UNE CAUSE JUSTE

lui qui a assuré l'animation de la soirée, permettant à ses amis, par conséquent, d'apparaître un par un sur les planchées. Aussi, ont-ils chanté en solo, mais aussi en duo et en groupe. Bendirman, a montré une grande compétence de « maîtriser » son public. Ainsi, a-t-il réussi à défilé « ses amis », selon l'ordre qu'il a préparé d'avance. Ce n'était pas une tâche facile, tellement les spectateurs acclamaient tel ou tel artiste. C'est notamment Fahmi Riahi, qui était la coqueluche de la soirée et sans la « bonne gestion » de Bendirman, il l'aurait dominé, occultant au passage les autres artistes.

Culture tarie

On ne peut pas faire l'impasse sur cet événement sans parler de la médiocrité culturelle véhiculée par ces artistes égérés de « Kafi Chanta ». Même l'adage « chacun ses goûts » trouve ses limites face aux bagous et aux persiflages outranciers. Les artistes misent sur l'effet garanti des bluffs « croustillants » à connotation sexuelle ou l'effet de tourner des personnages publics en dérision. Aussi, se permettent-ils de piétiner impitoyablement les règles de la bienséance et les normes de la satire. Pourtant, il est toujours possible de garder le même itinéraire artistique qui ne cherche pas à faire dans les dentelles, mais sans s'identifier à la médisance et au dénigrement. C'est vrai que l'art

vi de chorale aussi. Les quelques « seniors » présents semblent bien disposés à fermer les yeux sur les propos tenus. Seulement et n'en déplaise à personne, le résultat est, quand même, la dégradation de la culture tunisienne qui a produit et qui produit encore des artistes de qualité.

L'éclaircie

Nul doute que « Bendirman et ses friends » sont talentueux, notamment Fahmi Riahi et Amel Cherif qui ont réussi à tenir le public en haleine, mais surtout qui ont fait preuve d'une compétence vocale considérable. Si le premier « exerce » dans le rythme tunisien, la deuxième excelle dans les rythmes occidentaux. Ils constituent une matière brute dont on peut forger de vrais artistes. Il faut dire que l'« élite culturelle » en Tunisie semble déconnectée de la réalité. Plutôt qu'encadrer ces jeunes et développer leurs compétences, elle érige un sens de tolérance tout à fait inouï à l'égard des artistes. Ces mêmes artistes, qui ont un talent incroyable, ce qui leur manque, c'est juste l'encadrement. Il suffit d'évaluer la chanson « Ghneya Lik », avec laquelle ils ont terminé la soirée, pour savoir de quoi ils sont capables. Une chanson qui prône l'amour, la solidarité et la tolérance et qui chante la Tunisie tel qu'on veut la voir, dans un rythme fondé et attractif.

Sofiane JEMAI

PROJET SFAX

II - Téléportation d'une diversité à l'autre

Dans notre dernière édition, nous vous parlions de l'aspect muséographique de l'exposition «Le projet Sfax». Cette semaine, nous nous intéressons aux œuvres.

Le Projet Sfax», qui a réuni 30 photographes venant du Maghreb et d'Europe, téléporte les visiteurs d'une diversité à l'autre, aussi bien dans la variété des sujets que proposent les 99 photographies exposées que dans la manière de les appréhender. Chacun des artistes y a apporté sa touche personnelle, avec tout son background. Et même si certains «spécialistes» de la photo ont trouvé à redire sur certaines œuvres, nous nous permettons de les remettre gentiment à leur place en leur disant que tous les artistes n'ont pas démerité et qu'il faut, certes, «balayer devant sa porte avant de balayer devant celle des autres».

Ne pas oublier le passé

La plupart des 30 photographes se sont attachés à montrer les composantes de la ville de Sfax que ce soit ses gens ou les espaces qu'ils côtoient, en mettant en exergue sa beauté. Le seul photographe, qui n'a pas eu cette approche de «beauté» et qui a préféré miser sur le côté «sombre» de Sfax, est le Tchèque Jakub Effenberger. Pour nous, il a eu tout à fait raison, car tout ce qui existe sur terre est composé d'une partie lumineuse et d'une partie sombre. Pendant que les autres artistes se sont attardés sur le Yin, lui, a préféré mettre en exergue le Yang, ce côté «négatif». Car, sans ces «ruines» ou cette désolation qui rappellent le passé, que serait le présent ? D'ailleurs, le photographe a expliqué sa démarche dans le catalogue : «Le temps libère les fantômes et les spectres emprisonnés de longue date sous l'enduit couvrant les lézards des murs et les laisse parler à qui-conque est disposé à les écouter». Quand les gens meurent les constructions, elles, restent, s'il n'y a pas de destruction volontaire : bâtir pour reconstruire. N'avons pas en Tunisie un adage qui dit : «Ibni wa ali, wa barra wa khali» (que l'on peut traduire par «bâti et élève, pars et laisse») pour signifier que les constructions sont perennes alors que l'être humain ne l'est pas. En tout cas, pour nous, la démarche de Jakub Effenberger est très intéressante. Elle rappelle le passé et permet d'inventer mille et une histoires.

Les travaux de l'Allemand Bernhard Ludwig et du Polonais Tomek Sikora donnent également cette idée de constructions qui restent et de gens qui partent, même si l'intention du premier «était de montrer l'abondance de la vie dans la Médina, et de créer des images qui téléportent le spectateur au cœur de l'action», et celle du second, montrer «la grande diversité des personnages et des couleurs se chevauchant les uns les autres». Une vie qui s'en va et qui s'en vient. Et les gens qu'ils ont photographiés et «superposés» sont comme des fantômes, des âmes non pas en peine mais en effervescence. Des générations et des générations de Sfaxiens, ou simplement de Tunisiens, qui ont battu ou qui battent encore le pavé de la ville, et qui ont ou qui laisseront leur place à d'autres en

éternel recommencement dans le même décor sempiternel, que seule la main de l'homme changera...

Passé présent à l'affiche

«... le passé disparaît, le présent apparaît», c'est ainsi que le Néerlandais Job Stribos définit son travail : un travail que nous avons particulièrement apprécié. L'on peut dire que ce jeune artiste a un sacré coup d'œil. En choisissant la bonne position face à son sujet, il fait entrer le visiteur dans la quatrième ou la cinquième dimension. Il s'est servi des panneaux publicitaires comme une porte ou comme une loupe mettant en exergue un détail important de son œuvre. Ainsi, le présent apparaît comme le détail d'une



Le visage de ce personnage devient un détail parmi d'autres détails, mais qui évoque le temps qui passe : le grand-père, l'horloge, le portrait, et le calendrier.

photographie représentant le passé. Dans une de ses photographies, l'on voit le mur d'enceinte de la médina de Sfax, symbole du passé et de l'histoire de la ville, et, mis en exergue à travers ce panneau d'affichage évidé, un vendeur de pop-corn, symbole du présent. Ce vendeur appartient au cadre du panneau, faisant de lui une réclame publicitaire, mais également au cadre du mur d'enceinte comme s'il portait le poids de l'histoire ou comme s'il était protégé par ce symbole du passé.

Le travail de Job Stribos montre que l'on peut faire un travail magique avec peu de choses et sans se prendre la tête.

A la loupe

Nombre d'artistes se sont intéressés aux habitants et pas forcément aux gens de la Médina. Certains en couleurs et d'autres en noir et blanc à l'instar de la Tunisienne Ons Abid. « Avec le noir et



Le travail de Job Stribos montre que l'on peut faire un travail magique avec peu de choses et sans se prendre la tête.

rand derrière son métier à tisser ; d'autres aux intérieurs des maisons comme l'Autrichien Paul Ott ou l'Espagnole Concha Pérez.

Une succession assurée

Aucun des photographes n'a démerité même si l'on se trouve face à des œuvres «incongrues» (pour nous en tant que Tunisiens) dans le choix du sujet. C'est le cas du Finlandais Tuomas Uusheimo qui s'est amusé à photographier les arrêts de bus, qui s'en est expliqué : «Un arrêt de bus en tant que sujet est universel. Ce qui rend les photos uniques c'est aussi bien la diversité dans le design des arrêts de bus, que les personnes et les paysages». Tout s'explique puisque dans les pays européens les arrêts de bus sont tous aux mêmes normes du pays, chez nous, ils sont très variables. Comme quoi la diversité se fait aussi dans le sujet traité.

Puis, il y a les photographes de la nouvelle génération comme la Libyenne Nadia Elhamar qui s'en est bien défendue malgré ce que certains ont pensé et qui justifie très bien ses choix de sujets, comme pour sa photo où l'on voit table renversée : «La table aurait pu être souflée par la tempête de sable et le vent quand cette photo a été prise, sur le toit d'un café de la vieille ville. (...) J'ai été attirée par la façon dont la peinture s'était écaillée sur les entretoises entre les pieds de la table bien usée avant d'être abandonnée». La Mauritanienne Amy Sow a choisi de mettre en exergue «un reflet de ce que la ville possède de plus précieux : la vie trépidante et colorée de la médina». La photographie de l'eau jetée d'une fenêtre montre une réalité indéniable...

Zouhour HARBAOUI

QUATRE TUNISIENS SÉLECTIONNÉS POUR LE DAK'ART 2014

La plaie, enfin, cautérisée ! ?

En 2012, la commissaire qui s'occupait de l'Afrique du Nord, à savoir l'Algérienne Nadira Lagoune a fait table rase sur les artistes tunisiens, n'en sélectionnant aucun pour la Biennale de l'Art africain contemporain. Cet affront vient d'être lavé par Abdelkader Damani, chargé de la sélection des artistes de notre zone. En effet, pour cette onzième édition, quatre Tunisiens ont été sélectionnés pour la course au Grand Prix Léopold Sédar Senghor, et à d'autres. Ces quatre artistes tunisiens sont Meriem Bouderbala, Houda Ghorbel, Faten Rouissi et Nidhal Chamekh.

Ce sont 62 artistes qui ont été sélectionnés pour l'Exposition Internationale de la Biennale de l'Art africain (ou Dak'Art) par les commissaires Elise Atangana (France/Cameroun), Abdelkader Damani (Algérie), et Smooth Ugochukwu Chukwudi Nzewi (Nigeria), parmi lesquels quatre Tunisiens. Ouf ! Es-

ville, et des résidences d'artistes entre autres, Abdelkader Damani possède un background plus conséquent qui lui permet d'être plus juste, plus critique et surtout plus professionnel dans sa sélection.

En tout cas, grâce à lui, la Tunisie est de nouveau représentée au Dak'Art, et ce, avec pas moins de quatre artistes plasticiens de différentes tendances.

Un jeune homme parmi trois femmes

Le seul homme du groupe est un jeune de 29 ans. Nidhal Chamekh a débuté ses études aux Beaux-Arts de Tunis, puis les a poursuivies à ceux de Paris. Il est actuellement docteur à la Sorbonne.



FATEN ROUISSI, MERIEM BOUDERBALA, HOUDA GHORBEL ET NIDHAL CHAMEKH, QUATRE ARTISTES CONTEMPORAINS

pérons que la plaie ouverte en 2012 par Nadira Lagoune sera, enfin, cautérisée ! Et ce grâce à Abdelkader Damani, qui, il va sans dire, est plus open mind (esprit ouvert) que sa compatriote. Directeur d'une des plateformes de la biennale de Lyon qui s'appelle Veduta et qui s'occupe de la relation entre l'art contemporain et la

lire que «les quartiers populaires de Tunis où il grandit et la persécution de sa famille militante vont avoir un impact profond sur son art. Son discours, essentiellement fragmentaire, qui n'est pas sans rappeler la liberté du dadaïsme, puise dans toutes les époques et confond les espaces et les cultures».

Il sera accompagné de Faten Rouissi, Houda Ghorbel, et Meriem Bouderbala. La première a fait ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Tunis en spécialité «Sciences et Techniques des Arts», et enseigne à Sidi Bou Saïd, à l'Ecole Nationale d'Architecture et d'Urbanisme. Elle est docteurante en Théorie de l'Art à l'Ecole des Beaux-Arts de Tunis.

Houda Ghorbel est une artiste multidisciplinaire. Son œuvre entremêle peinture, céramique, sculpture, photographie, installation et vidéo. Elle est docteur es-Sciences et Technique des Arts de l'Institut Supérieur des Beaux-Arts de Tunis.

Quant à Meriem Bouderbala, elle a fait ses études à l'Ecole des Beaux-arts d'Aix-en-Provence (France), section gravure et peinture, mais également à l'Ecole d'Art de Chelsea, Département Gravure (Angleterre).

«Produire le commun»

Rappelons que le Dak'Art est composé de plusieurs événements dont l'Exposition internationale à laquelle participent nos quatre artistes. A cette exposition internationale viennent s'ajouter quatre autres événements : une exposition d'artistes invités dédiée à la diversité culturelle, le salon de la sculpture africaine, les expositions Hommages et Dak'Art au Campus. «Produire le commun» est le fil conducteur du Dak'Art 2014. Un fil conducteur qui cherche à «relier le politique à l'esthétique dans une démarche active et engagée».

Un programme de vidéo et de cinéma, ainsi que des interventions dans l'espace public complètent ce programme pour une biennale inscrite dans le réel et dans l'imaginaire.

Z. HARBAOUI

Bizerte ne rit pas... ne chante pas !

Du 31 janvier au 08 février, se tient la huitième session du festival international du rire. Au théâtre municipal de Tunis, bien sûr, mais également à Sousse et à Sfax. En



tout, douze représentations du rire pour quinze soirées en tout.

Voilà, ce qui est réjouissant, en soi. Mais pourquoi opter uniquement pour ces trois premières villes du pays ? Les autres, à l'instar de Bizerte, n'ont-elles pas «droit au rire» ? Une question qui se pose avec insistance, dans la morosité quasi générale, d'autant que le Tunisien n'a pas encore festoyé correctement «sa» Révolution, en dépit des derniers fumigènes au Palais de Carthage.

Par ailleurs, l'inventif Mourad Sakli, promu nouveau ministre de la Culture, a ordonné d'ouvrir des bureaux annexes de la célèbre «Rachidia» qui fête, en 2014, son quatre-vingtième anniversaire. Le programme des festivités va s'étaler d'octobre 2014 à juin 2015 et, chose importante, la troupe de la Rachidia, en tant qu'institution musicale va opter pour la décentralisation avec la création le 07 février d'un annexe au Kef, fief de l'incomparable Saliha, puis, à compter de juillet 2014, viendra le tour de Testour, la capitale du Malouf, puis Tozeur, Jerba, Gabès. Tout ça c'est bien, mais là existe une grave omission que le ministre Sakli se doit de rectifier. Et Bizerte ? La ville de l'un des pères fondateurs de la Rachidia, j'ai cité Cheikh Khemais Ternane.

Des succursales de la Rachidia, sans Bizerte, c'est un non sens regrettable que Sakli, précisément ex-président de la Rachidia avant sa promotion, se doit de rectifier. D'autant qu'il a des attaches bizertines.

A bon entendre, salut !
Fawzi Chakroun

République Tunisienne Ministère des Affaires Sociales Institut National de Protection de l'Enfance

Avis d'appel d'offres nationaux n° 03/ 2014

L'Institut National de Protection de l'Enfance se propose de lancer un appel d'offres national pour l'acquisition de produits alimentaires durant l'année 2014. La participation à l'appel d'offres est ouvert à tous les fournisseurs qui disposent des garanties techniques et financières nécessaires pour exécuter ces services. Cet appel d'offres est composé de deux lots, chaque lot comprend les articles suivants :

Lot 1 : produits laitiers et dérivés

1. Lait entier de (1 litre)
2. Lait aromatisé (200 ml)
3. Fromage en portions (boîte de 8 portions)
4. Fromage frais (petit suisse)
5. Yaourt

Lots 2 : autres produits alimentaires

1. Eau minérale (1.5 litre)
2. Boisson gazeuse (1 litre)
3. Jus de fruit (200 ml)
4. Biscuit
5. Mini gaufrette
6. Mini cake
7. Thon (boîte de 400 g)
8. Café (paquet de 250 g)
9. Sucre en morceaux (paquet de 1 Kg)

Les fournisseurs doivent présenter l'ensemble des articles pour chaque lot, les offres qui ne comportent pas l'ensemble des articles désignés (pour chaque lot) ci-dessus seront rejetées.

Le retrait du cahier des charges se fera auprès du Service Financier de l'Institut National de Protection de l'Enfance sis au n° 01, Rue Jabrane Khalil Jabrane. Manouba 2010 sans contre partie, aux horaires suivants :
du lundi au vendredi : de 08 h 00 à 16h 30.